

## Sable déluté

### Contribution à une sémiologie de l'homme sauvage

Pierre DesRuisseaux

Number 61, Fall 1994

Le plaisir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13929ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

DesRuisseaux, P. (1994). Sable déluté : contribution à une sémiologie de l'homme sauvage. *Moebius*, (61), 29–32.

## Sable déluté

(Contribution à une sémiologie de l'homme sauvage)

Pierre DesRuisseaux

Une plage n'a aucun besoin de border la mer car elle enclôt à vrai dire à la fois la joie de l'artifice et un côté du mystère. En somme, pourquoi donc le bonheur ne serait-il pas un peu de cela : l'intention qui peut prétendre à une poésie apprivoisée imitant une gravure maladroitement tracée de carte postale, laquelle illustre, érigé avec douceur dans l'espace, un grand restaurant bas, *El Paraiso Marinero* quelques palmiers trapus qui sont au nombre de dix, une barque de pêche chargée d'un filet long qu'une poignée d'hommes halent au large les jours de beau temps et quelques monceaux de bois de grève qui sèchent dans la tiédeur humide du matin.

L'histoire ne s'intéresse pas au vrai à ces paysages. Sans doute ils sont les éléments les plus importants que négligent l'imitation et le côté factice des choses. N'y a-t-il pas là pourtant une intimité immédiate et, en fin de compte, comme un jardin sans modestie qui échappe aux canons de tous les styles. Je parle peut-être en y réfléchissant d'une chose très simple, qui intègre pourtant un monde ne se substituant à rien. Est-ce assez dire que je me sens bien peu apte à rendre l'atmosphère de cette plage du *Barrio Norte* au Mexique dont il faudrait dire en somme à la décharge du narrateur : je ne trouve pas, je cherche. Face à la plage, dans ce restaurant où j'écris à ciel ouvert, une musique comprimée monte jusqu'au toit mais elle est pour l'observateur attentif silencieuse, retenue en ces lieux par le parapluie de l'obscurité empruntant le trajet de la lumière à vif. Et bien

qu'il fasse nuit, devrais-je ajouter qu'il n'y a pas toujours la même lumière sur l'écran nocturne où des contours accolés se dessinent au-dessus du cadastre des toits de chaume.

Tuxpan – Pointe-Calumet, 1988-1994

*Ahi le resolvemos  
con claridad y precision  
su problema*

J'ai franchi des paysages  
j'écoute maintenant assis dans le noir  
le chant de la mer  
une ampoule seule dans le *Barrio Norte*  
éclaire des parpaings ossifiés

L'œil rencontré  
émergera des racines.

Qui sait quand  
nous croyons dépasser la vérité  
se défaire et se nomme  
l'au-delà des mots  
la mer tremble  
qui danse sous les lampes  
et les lèvres qui ne parlent à personne  
entendent des mots  
l'écho en eux de leur mémoire  
le cheminement de l'écoute.

*Où bougent des palmiers, j'ai psalmodié ton nom*

On est ce geste  
qui nous sépare  
la masse du paysage  
sèche avec rigueur

le sable lézardé  
lisse la mer  
à ras de sol

il faut franchir  
pour que les mots cessent

les rouleaux parallèles  
barrent l'horizon  
on appellera silence  
l'étendue de ce sable  
la longue habitude de la mer  
vers quel instant ?

De cet irrémédiable  
essieu de l'âme  
derrière la présence  
écoute l'envol  
le vent vulnérable le vent se lève.